

Le journalisme est le modèle absolu de cette ordonnance parfaite du monde informant-travaillant s'engageant vers une cohérence toujours plus grande, plus rapidement, toujours plus opaque et comparativement.

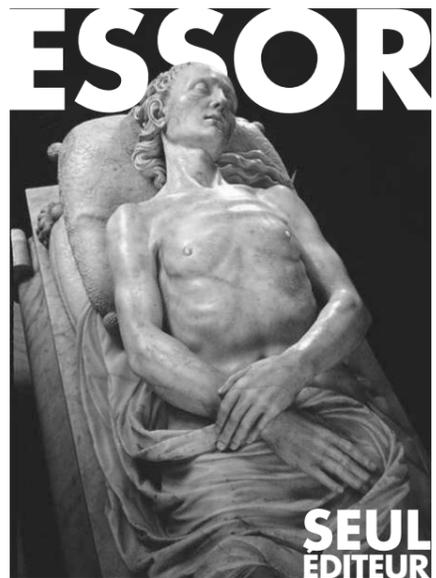
À cette occurrence correspond cependant, à l'inverse, une activité strictement non professionnelle et non lucrative, à laquelle le monde du travail, de façon symétrique, est un apport hors de tout contexte économique. Ne pas travailler du tout en vue de la rentabilité pour certains, très peu, fait basculer les moments où ceux-ci se procurent de l'argent dans une perte financière. Les fonds engagés dans cette énergie le sont en tant que pur gaspillage. Nous ne parlons pas des choses qui « investissent » dans leur future rentabilité; nous n'évoquons que l'inutilité définitive entièrement désengagée du monde journal (le monde des médias) au détriment duquel se développent des partis alors diamétralement opposés. C'est ce que nous faisons. À nos yeux la taille apparemment gigantesque du monde public se réduit à la taille de sa variété effective qui est proche de la nullité. Malgré le discours et l'aspect de la diversité décrits qui sont propres au journalisme, ce concert, cet unisson du public est un mouchoir de poche qui semble énorme par les dimensions du nombre d'êtres et de choses, par les distances et les poids, mais minuscules par l'absence de disparité qu'il est capable de prendre en compte.

En regard de cette immensité toute petite, la taille infime de quelques-uns est cosmique. Cette importance est occulte. Elle n'a pas même besoin de se dissimuler puisqu'elle ne saurait se voir : les attentions se portent sur d'autres dimensions voilantes, et cela de part et d'autre.

Nos efforts et ceux d'autres s'accomplissent sans difficulté, sans encombre, sans diversité, puisqu'ils ne rivalisent pas avec une concurrence qui se concentrerait sur les mêmes points. Des flux s'accélérent, se compénétrant sans se nuire ni se mêler, en s'ignorant, chacun à leur affaire, virevoltant, comme les couleurs d'un papier à la cuve ne se mélangent jamais.

La vie sociale devient fluide et indifférente, pacifiée. C'est le moment d'une réussite effondrante et d'un passage, extasié.

Publicité



PROCRASTINATION

Nous voulons l'accomplissement, l'achèvement. En cela, le monde nous dédaigne. Si ce n'est que de finir, c'est trop facile, semble-t-il nous dire, le monde. C'est continuer, attermyer, trouver des solutions pour remettre à plus tard, qui est ingénieux, superbe, profitable, intelligent. Il faut aiguïser les frustrations, décevoir, renvoyer toujours et encore à une case départ s'appuyant sur le fantasme dérisoire d'un prétendu retour éternel...

Nous, nous voulons la fin qui est un bien autre éternel retour. Bien finir est d'une autre difficulté. Méprisé sans doute, comme on dit que le suicide est une solution de facilité! Il faut se battre, survivre, retomber dans les mêmes salles d'attente, vivre d'espoirs insensés et dérisoires, toute la romance en folie ne vit que sur de tels poncils désemparés et papillonnants, tenant tout en la bonne garde de l'impossible, du perpétuellement dilaté et du c'est-come-ça. On reconnaît l'univers du tox et du demain-j-arrête.

Mais qu'y a-t-il de plus méprisable, aux yeux même du sens le plus commun, que de remettre au lendemain? Terminer ce qui est passé est la seule chose saine. Seuls des commerçants inquiets de « réaliser » leurs investissements sans limite, peuvent s'inquiéter de l'ultime et de l'ouverture qui découle de lui. Car notre fin n'est qu'un autre départ, qui ne peut s'élaner que sur des ruines conscientes et observées.

LA DOLCE MORTE

Malgré son pseudonyme abrupt, Violante Claire est tout sauf l'écrivain de la terreur et de la brutalité. Aussi, ses thèmes lugubres et morbides n'ont pas non plus l'intention de faire de la mort un objet d'horreur et ses histoires ne sont pas des romans d'épouvante. Tout au contraire il faut les regarder dans l'espace textuel qui leur est propre.

L'espace d'un texte est ce qu'on appelle vulgairement le style. Tout écrivain véritable a son espace à lui, son architecture intérieure; c'est un air, une couleur, des dimensions, un volume, un poumon, une respiration, pneuma, l'âme. Le sentiment emplit cet espace d'une présence très personnelle, parfois. Chez Claire c'est remarquable. Tout c'est essentialisé, abstrait pour ne plus laisser que ce caractère, le plus puissant d'entre tous, cette ampleur vibrante, une consistance transparente, impalpable mais grandiose.

Qu'on se demande un instant chez qui on trouvera une pareille densité d'être, une nudité des mots et des phrases qui ouvre un champ si particulier. Bien sûr tous ont leur petite musique, leur couleur. Mais cette hauteur sans plafond, ces lointains plombés de ceux gris comme chargés d'une menace presque incolore, cette atmosphère de dépouillement où la richesse éclate en pleine éblouissement sans ombre, supporté par un calme vocabulaire, éthique sans être maigre, n'est que de Claire.

Et malgré les visions sinistres et noires, la tristesse qui étrange jusqu'aux larmes dans la gorge parfois, c'est la joie, l'exaltation et l'accueil le plus tendre de la mort qui se manifestent. Cette paix intérieure à grande échelle, à grand spectacle même, on se demande parfois si le cinéma ne pourrait pas la rendre; il y faudrait beaucoup de ciel, du presque noir et blanc où les couleurs pourtant fulgurent comme aux prémices de l'orage, beaucoup de silence et de frénésie aussi soudaines qu'inutiles. Mais le cinéma



“Rien qu'un signe.”

considérées, reconnues et acceptées, non pas ensevelies sans égard ni conclusion. Conclure, cette chose si prosaïque, sinon dans la panique et la précipitation de la terreur où on casse et jette tout, est toute la question, celle qui demande calme et concentration.

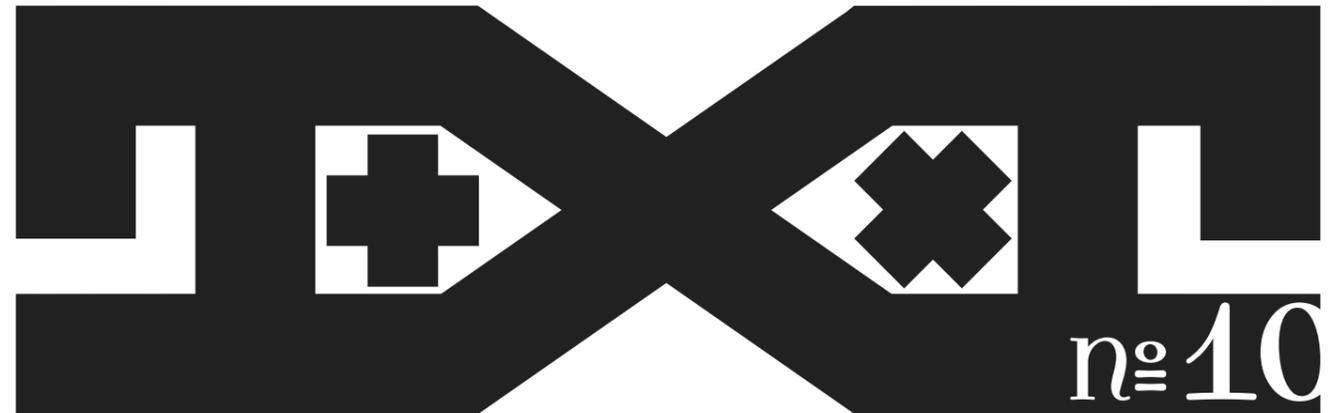


ne nous a pas habitués à rendre de telles ambiances avec cette même profondeur que le texte auquel le rêve, l'imagination sont les meilleurs cinéastes, et le public un mal qui n'a alors pas à s'endurer.

On aura donc tort de voir chez Claire (et chez d'autres comme Lovecraft ou Kafka peut-être, qu'on rapproche souvent d'elle sans autre raison qu'une certaine parenté du souffle d'évocation) un festival de la terreur par la littérature. D'ailleurs pas de littérature, la restitution active de choses vues, senties, entendues, perçues et rendues sans intermédiaire.

LE GEORJAL
PUBLICATION OFFICIELLE DE LA PENSÉE JOURNALISTE
le georjal est une publication des presses de lassitude.

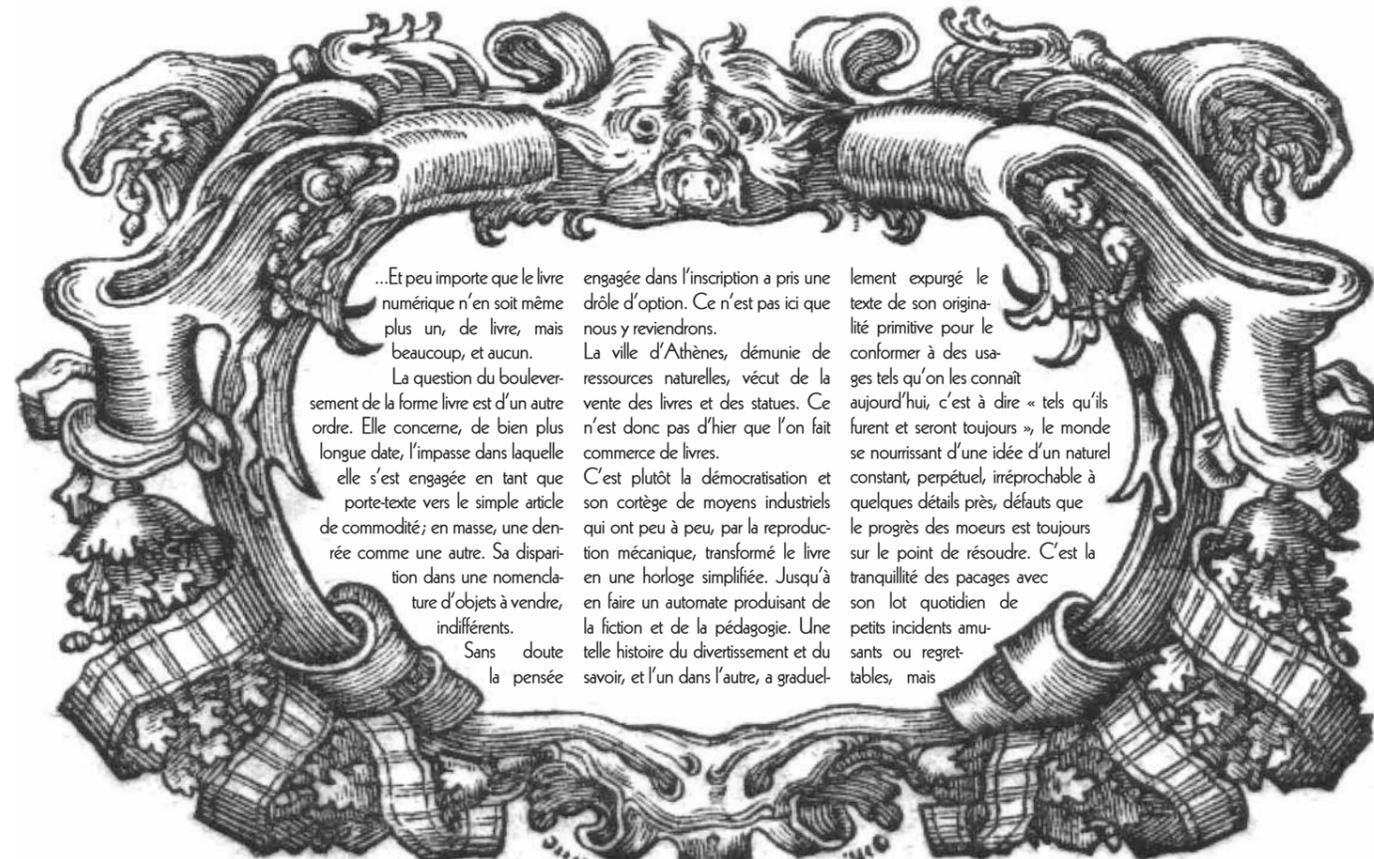
INFO@LASSITUDE.FR
LASSITUDE.FR
GRATUIT FRANCE 2015 - XI



n° 10

EN FRANÇAIS DANS LE TXT LE BOULEVERSEMENT DE LA FORME LIVRE

Quand on parle d'un tel bouleversement, c'est bien entendu dans le modernisme du *livre numérique* qu'on s'engouffre comme un seul homme. On peut sauter les lignes tant le propos est convenu. C'est clair pour tout le monde, une page se tourne, le futur est là avec son cortège de nouveau, de progrès, d'avancées techniques... et ses différents modèles en rayon. Malheureusement la technique n'est jamais une sortie vers... elle est toujours un moyen de conserver, d'enkyster, de ceinturer et d'automatiser les vieilles pratiques, aussi dévoyées soient-elles, en consolidant leur caractère obligatoire. Bref, tout le contraire d'une évolution, son image pourtant la plus convenue. Le livre numérique est d'ailleurs si peu un nouvel objet qu'il n'a pas su se trouver un nom à lui. Les vraies ouvertures sont bien plus secrètes et déconcertantes. À preuve.



...Et peu importe que le livre numérique n'en soit même plus un, de livre, mais beaucoup, et aucun.

La question du bouleversement de la forme livre est d'un autre ordre. Elle concerne, de bien plus longue date, l'impasse dans laquelle elle s'est engagée en tant que porte-texte vers le simple article de commodité; en masse, une denrée comme une autre. Sa disparition dans une nomenclature d'objets à vendre, indifférents.

Sans doute la pensée

engagée dans l'inscription a pris une drôle d'option. Ce n'est pas ici que nous y reviendrons.

La ville d'Athènes, démunie de ressources naturelles, vécut de la vente des livres et des statues. Ce n'est donc pas d'hier que l'on fait commerce de livres.

C'est plutôt la démocratisation et son cortège de moyens industriels qui ont peu à peu, par la reproduction mécanique, transformé le livre en une horloge simplifiée. Jusqu'à en faire un automate produisant de la fiction et de la pédagogie. Une telle histoire du divertissement et du savoir, et l'un dans l'autre, a graduel-

lement expurgé le texte de son originalité primitive pour le conformer à des usages tels qu'on les connaît aujourd'hui, c'est à dire « tels qu'ils furent et seront toujours », le monde se nourrissant d'une idée d'un naturel constant, perpétuel, irréprochable à quelques détails près, défauts que le progrès des moeurs est toujours sur le point de résoudre. C'est la tranquillité des pacages avec son lot quotidien de petits incidents amusants ou regrettables, mais

LE BOULEVERSEMENT DE LA FORME LIVRE

toujours bénins quand bien même « très graves ».

Le vrai bouleversement de la forme livre vient de se produire sous l'apparition inattendue du *Livre à deux pages* aux Presses de Lassitude.

Concluant d'une manière abrupte une lente évolution éditoriale qui prétendait faire exister l'emballage et le contenu comme avec n'importe quel produit, *Le livre à deux pages* fait disparaître faux emballage et faux contenu pour restituer le texte à vif, ni l'un, ni l'autre, ni sa présentation ni son corps perdu sous l'écorce éditoriale; le livre s'empare de droits auxquels il n'avait jamais osé prétendre. Il s'autodétermine et tombe soudain tout cru dans les mains de son lecteur.

Le bouleversement est total. D'un ensevelissement immémorial, le texte ressurgit au tout premier plan. La puissance du lecteur éclate, se libérant de la traditionnelle « constance » du texte.

Ce bouleversement n'est qu'une forme initiale, un manifeste. Il en appelle d'autres.

Que la présentation et le contenu, cette navrante scission marchande sur laquelle il est bien inutile d'épiloguer désormais, fusionnent en une unité, n'est encore que le signe de l'ouvrage original non industriel que le livre fut et redevient. Une histoire qui s'était fourvoyée reprend son digne cours.

Le livre à deux pages est le signe de cette histoire évincée, retrouvée. Sa forme encore seulement manifestale rappelle déjà qu'un texte et un auteur savent parler à un lecteur sans intermédiaire, sans négociant, sans tractation frauduleuse. Sans les grands champions de l'explication, du commentaire, ces escrocs caviardant, amendant, détruisant les textes sous prétexte de les rendre « abordables », digestes, mais surtout afin de prendre avantage sur eux et les employer à servir leurs carrières. Ici aussi, inutile d'épiloguer. Observons seulement le mauvais pas dont le livre à deux pages sort le livre.

C'est un désenchantement, un éveil magique, qui n'émane pas des Presses de Lassitude pour rien. En effet, cet éditeur est une forme unifiée qui fait toute son originalité : Mise en page, site internet, textes, images, création graphique, musicale, filmique, tout ne provient que d'une seule source qui parle sans médiateur ni négociant. La forme commerciale elle-même est un détail d'un ensemble pris en son tout, sans ces significations isolées dont l'hypocrite édition sait faire usage en distinguant « la création » de « la vente », comme

si ces affaires devaient connaître des épisodes bien distincts, bien cloisonnés, surtout!

L'autre bouleversement de la forme livre est la forme secondaire du livre, le périodique. Ce n'est pas une coïncidence si c'est ainsi que sont classés les imprimés à la BnF. Cette forme aussi se trouve bouleversée par Lassitude par la forme du pamphlet sériel non périodique. Des feuilles venant par thématique. On lira à ce sujet les développements de *Lassitude-Actualités 5* qui ose une esquisse de bilan anticipé des pamphlets parus chez Lassitude depuis très peu de temps.

En gros et en détail, la publication de textes imprimés se trouve métamorphosée, et cela de façon assez discrète pour n'éveiller l'attention de rien ni de personne. La BnF, parfaitement impartiale, ce qui fait sa dignité, reçoit ces publications avec la même indifférence que les autres imprimés, mise à part une légère perturbation dans le mode de classement : les livres à deux pages comme les pamphlets sont reçus dans le protocole « recueil » et ne font pas l'objet de notice comme les « vrais » ouvrages. Et c'est assez conséquent puisque ces publications se présentent elles-mêmes en effet. Bien entendu seuls vrais livres et seuls « périodiques » désormais, et destinés à donner naissance à une autre bibliothèque, ils ne peuvent guère se classer selon les index jusque-là en usage. Tout est normal. Cette métamorphose qui n'a rien de spectaculaire ni de révolutionnaire illustre exactement le thème de la révocation, de la dissolution et de la dislocation dont *TXT* révèle l'avènement. Ainsi vont s'évanouir des pans entiers de l'organisation du savoir et vont-ils se réorienter sans qu'un grain de poussière ait volé. Dans un monde où la plus grande clameur accompagne des pets de mouche, il est naturel que les chambardements, les bouleversements les plus complets s'accomplissent dans le silence et l'immobilité.

On s'ébahira peut-être de nos présomptions et de notre aplomb, en s'appuyant de la stabilité bien continue du monument culturel pendant que nous évoquons ses changements profonds. C'est avoir une courte mémoire sur la portée de choses infinitésimales, autrefois, dans ce même cours historique; mais peu importe, cette incrédulité non seulement est inévitable, mais encore sert-elle notre propos plus que toute adhésion et reconnaissance. Nous le répétons : les vrais changements sont invisibles. L'avenir vient sur des pattes de colombe, dit Nietzsche.

Pourquoi la bibliothèque ?

C'est au cœur de la bibliothèque qu'une telle mutation s'opère, évidemment. Pourquoi? Parce que c'est là que le livre expose son évolution au cours des âges. Lire l'édition d'époque des *Sentences et maximes morales* de *La Rochefoucauld* (disponible sur *Gallica.fr*) ou une édition d'aujourd'hui souligne toute la dégradation qu'a connue l'édition. Envahies par les ronces vulgaires et présomptueuses d'une

glose nulle et d'un commentarisme primaire et audacieux, imbués des prétendues « découvertes » d'une « exactitude » de chercheurs faisant fausse route obstinément mais s'appuyant les uns sur les autres pour se croire sur la bonne voie, les éditions modernes des *Maximes* perdent tout le fond authentique du moment d'apparition de ces textes. Toute réédition devrait se contenter d'imprimer en fac-similé. Que les

auteurs ayant « des idées » sur des rectifications à apporter à des textes reconnus du vivant de leurs auteurs comme étant les leurs, et même compte tenu des contraintes des époques (les contraintes de la nôtre les valent sans doute bien, avec l'anachronisme en sus), écrivent leurs propres livres. C'est dans le monde du livre écarté autant que faire se peut du marchandage, que le livre autre, fondateur

d'une autre bibliothèque, apparaît dans une clarté encore tout enténébrée mais riche de perspectives passionnantes.

C'est dans la bibliothèque que les livres trouvent leur repos et leurs vrais lecteurs, hors de la lutte de produits pour être celui qui est sur le dessus de la pile, qui doit s'emparer du client, et cela jusque dans la meilleure librairie spécialisée dans la philosophie. C'est aussi là

que les traces de ces combats, qu'il est d'usage de considérer comme secondaires, s'affichent pourtant si impudamment. Cette « écriture » des livres est loin d'être un texte si indifférent, inévitablement contingent, qu'on le laisse croire. Elle est au contraire déterminante au plus haut point de la vérité du livre.

Si on disposait sur des étagères, par exemple, les robots culinaires depuis leur origine, on aurait des alignements

d'objets qui n'auraient presque rien à nous raconter sur les pratiques de la cuisine ni même des moeurs, mais tout à nous dire des mille et des contorsions du marketing. Ces innombrables versions n'auraient à nous narrer que les traces de leur combat pour séduire, accaparer, se rendre indispensable sans nécessité autre que celle de vendre, de plaire; ce serait une histoire du démarchage et du publiéditorial.

Ainsi les livres n'ont presque rien d'autre à nous dire que les épisodes de leur acharnement à exister sur le marché. C'est bien pour ça que *Le livre à deux pages* arrive strictement sur ce terrain-là, en tant que marge poétique réelle, réalité du livre effective, le lieu où il s'adresse vraiment. Toutes les grimaces et les convulsions distinctives du contenu et du contenant, des circonstances journalistiques du moment, viennent au premier plan jusqu'à effacer tout le reste. C'est parce que la bibliothèque laisse poser les livres qu'ils s'y décantent et dans le calme où ils demeurent, exposent leurs luttes et leurs désirs plus sereinement. Alors accidentellement on perçoit des envies frustrées, des volontés inavouées, une écriture vacante, beaucoup de livres pour

remplir une case avec un prix. Le livre a connu ce destin-là plus que toute chose, et plus cruellement que toute chose.

C'est donc depuis son discours de camelot que nous l'entendons et non pas essayons d'en sauver, extraire la pureté hors d'un contexte trivial. Le pire serait de vouloir procéder à ce « nettoyage » du caractère mondain du livre, même si à la vérité plus la séduction marchande à courte vue prend le dessus, et moins l'intention stratégique, politique, le dégagement de perspectives plus majestueuses et amples, peut jouer.

Le jeune *Ducasse* sans doute veut emporter l'adhésion de son lecteur et l'attacher à acheter son oeuvre; mais la nature de *Lautréamont* submerge les séductions ordinaires et le sortilège s'empare du client ayant des appétits plus raffinés, pendant que le livre tombe des mains du client minable.

Sade s'entend bien à pratiquer le mélange des genres littéraires quand il s'agit de pousser son propos dans le magasin des vouloirs irrépressibles qui ont des prix; son oeuvre pornographique n'en est que plus sarcastique et véritablement texte. C'est un exemple éternel de l'imbrication inextricable (est-ce la philosophie qui accroche le voyeur ou la pornographie le penseur? Et pourquoi cela devrait-il faire problème?) qu'une longue tradition oppose. En vérité il n'y a que de mauvais livres pour de mauvais lecteurs, des séductions torves à qui les mérite. Alors pourquoi cette refonte dans le carton du livre à deux pages?

Ne serait-ce qu'à nous que ces réflexions portent leurs fruits et ne faisons-nous que publier nos notes? Sommes-nous de simples nonottes? Indubitament.



Nous n'avons nul dessein de redonner de la moralité au livre qui l'aurait perdue par trop grande préoccupation commerciale, nous ne sommes pas une institution faisandée exigeant de l'« éthique ». Seulement du jeu et de l'authenticité, de la capacité à captiver, exciter, amuser et apprendre. Sans essayer de court-circuiter toutes ses dimensions qui sont sa vraie richesse. Remonter le niveau, c'est tout, qui sombre dans la misère ces derniers temps, faute d'émulation.

C'est vrai que la cible du livre riche a tendance à toujours rapetisser, et qu'il est bien difficile de maintenir une forme de « qualité ». Mais ce discours-là a trop servi tous les filous de l'édition « cérébrale ». Ce n'est pas dans « l'intelligence » en tant que pose que la question prend son sens. Il n'y a aucune raison que le livre soit « difficile ».



Ci-dessus: Voici comment la BnF devra relier nos livres à deux pages : en dépouillant de nombreux livres anciens dépourvus du moindre intérêt. Vieux n'est pas toujours neuf. Rousseau, Diderot, Voltaire, Descartes, Montesquieu et Victor Hugo, pour commencer.